

## LETTRE À L'AMI \*

*Les pages qui suivent sont extraites d'une préface écrite par Antoine de Saint Exupéry pour un livre de Léon Werth, qui est l'un de ses amis. Cette préface est encore inédite.*

### I

Quand en Décembre 1940 j'ai traversé le Portugal pour me rendre aux Etats-Unis, Lisbonne m'est apparue comme une sorte de paradis clair et triste. On y parlait beaucoup, à cette époque-là, d'une invasion imminente. Le Portugal se cramponnait à un fantôme de bonheur. Lisbonne, qui avait bâti la plus ravissante exposition qui fût au monde, souriait d'un sourire un peu pâle, comme celui de ces mères qui n'ont point de nouvelles d'un fils en guerre et s'efforcent de le sauver par leur confiance: "Mon fils est vivant puisque je souris...". "Regardez, disait ainsi Lisbonne, combien je suis heureuse et paisible et bien éclairée...". Le continent entier pesait contre le Portugal à la façon d'une montagne sauvage, lourde de ses tribus de proie: Lisbonne en fête défiait l'Europe: "Peut-on me prendre pour cible quand je mets tant de soin à ne point me cacher! Quand je suis tellement vulnérable! Quand je suis tellement heureuse..."

Les villes de chez moi étaient, la nuit, couleur de cendre. Je m'y étais déshabitué de toute lueur et cette capitale rayonnante me causait un malaise bizarre. Si le faubourg d'alentour est sombre, les diamants d'une vitrine trop éclairée attirent les rôdeurs. On les sent qui circulent. Contre Lisbonne je sentais peser la nuit d'Europe habitée par des monstres vagues. Des groupes errants de bombardiers flairaient peut-être ce trésor.

Mais le Portugal ignorait la pesée du monstre. L'ignorait de toutes ses forces. Le Portugal parlait sur l'art avec une

\* Nous remercions les Editions Brentanos de bien vouloir nous autoriser à publier quelques pages d'une préface inédite que monsieur de Saint Exupéry a écrites pour le livre d'un de ses amis de France. Ce livre doit paraître prochainement aux Etats-Unis.

## AMERIQUE FRANÇAISE

confiance presque désespérée. Oserait-on l'écraser dans son culte de l'art ? Il avait sorti toutes ses merveilles. Oserait-on l'écraser dans ses merveilles ? Il montrait ses grands hommes. Faute d'une armée, faute de canons, il avait dressé contre la ferraille de l'envahisseur toutes ses sentinelles de pierre : les poètes, les explorateurs, les conquistadors. Tout le passé du Portugal faute d'armée et de canons, barrait la route. Oserait-on l'écraser dans son héritage d'un passé grandiose ?

J'errais ainsi chaque soir avec mélancolie à travers les réussites de cette exposition d'un goût extrême, où tout frôlait la perfection, jusqu'à la musique si discrète, choisie avec tant de tact, et qui, sur les jardins, coulait doucement, sans éclat, comme un simple chant de fontaine. Allait-on détruire dans le monde ce goût merveilleux de la mesure ?

Et je trouvais Lisbonne, sous son sourire désespéré, plus triste que mes villes éteintes.

J'ai connu, vous avez peut-être connu, ces familles un peu bizarres qui conservaient à leur table la place d'un mort. On y refusait d'admettre la mort. Mais il ne me semblait pas qu'il y eût là consolation. Des morts on doit faire des morts. Alors ils retrouvent, dans leur rôle de mort, une autre forme de présence. Mais ces familles-là suspendaient leur retour. Elles les changeaient en éternels absents, en amis en retard pour l'éternité. Elles troquaient le deuil contre une attente sans contenu. Et ces maisons me paraissaient plongées dans un malaise sans rémission autrement triste que le chagrin. Guillaumet, le dernier ami que j'aie perdu et qui s'est fait abattre en service postal vers la Syrie, mon Dieu, je l'ai rangé dans la mort. Il ne changera plus. Il ne sera plus jamais présent, mais il ne sera jamais absent non plus. J'ai sorti son couvert de ma table, ce piège inutile auquel il ne se fût pas pris, et j'en ai fait un véritable ami mort.